

A PROPOS DE...

L'AUTRE ALLEMAGNE, LA RESISTANCE ALLEMANDE A HITLER, 1933-1945

TABLE RONDE ORGANISEE A BRUXELLES LE 17 MARS 1977 A L'OCCASION DE LA
PUBLICATION DE L'OUVRAGE DU PROFESSEUR HENRI BERNARD

Une conférence a eu lieu récemment à la Deutsche Bibliothek à propos du livre du professeur Henri Bernard. *L'Autre Allemagne*, consacré à la résistance allemande contre le nazisme. Ont prit part à cette conférence, plusieurs historiens belges (Léon Papeleux, docteur en histoire, auteur d'un remarquable *L'Amiral Canaris entre Franco et Hitler* [voir ci-après], Jean Vanwelkenkuyzen, directeur du Centre d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale, Jacques Willequet, professeur à l'U.L.B.), allemand (Eberhard Jäckel, professeur à l'Université de Stuttgart) et néerlandais (Henri Brugmans, professeur au Collège de l'Europe à Bruges), ainsi que M. Kurt Grunebaum, ancien rédacteur du *Peuple*, l'un des meilleurs spécialistes belges des problèmes allemands.

Tous les orateurs ont insisté sur le fait que le livre du professeur Bernard constitue une contribution importante à la connaissance d'un mouvement qui n'avait jusqu'ici été traité qu'assez superficiellement.

Sans doute l'attentat du 20 juillet 1944, tenté par von Stauffenberg et auquel Hitler échappa de justesse est-il connu, mais ceci n'est qu'une des manifestations d'une opposition qui existait depuis plusieurs années et qui eut de nombreux martyrs.

La méconnaissance des actions de cette résistance antihitlérienne s'explique par le fait qu'elle eut à s'exercer dans des conditions extrêmement difficiles pour des raisons pratiques : la vigilance des services de police et le nombre restreint de personnes qui y ont adhéré, ainsi que morales : le problème de conscience que constituait l'opposition au gouvernement en temps de guerre, laquelle pouvait passer pour de la trahison. En outre, cette résistance n'a pas atteint les objectifs qu'elle s'assignait et ce n'est pas elle qui a abattu le nazisme.

Il reste que les hommes qui ont fait partie de ces mouvements ont été d'autant plus héroïques qu'ils savaient que leur entreprise avait des chances infimes de réussir et que jamais ils ne reçurent des Alliés la moindre assurance que ceux-ci se montreraient plus accommodants avec un gouvernement Beck-Goerdeler-Teuschner, qu'avec le régime Hitler-Himmler.

L'on ne rendra jamais assez hommage au courage de ces hommes qui ont

tenté le coup, tout de même... Comme le général von Treschow le faisait savoir, peu avant le 20 juillet, à Stauffenberg : « Ce qui compte, c'est moins la probabilité du succès que la nécessité de montrer au monde et devant l'Histoire, que la Résistance allemande a tenté le coup suprême au péril de la vie. Notre sacrifice constitue le fondement indispensable de toute résurrection... ».

L'un d'entre eux, M. Fabien von Schlabrendorff, était dans la salle. M. von Schlabrendorff est un homme extraordinaire, qui dès avant que la guerre n'éclate était allé trouver Churchill pour inciter la Grande-Bretagne à être ferme envers Hitler, qui pendant la guerre prit part à une tentative de faire sauter l'avion qui emmenait Hitler au front russe, tentative qui échoua dans des conditions invraisemblables, qui prit part à l'attentat du 20 juillet et, arrêté, échappa par miracle à la mort.

D'après une lettre de l'auteur et
un article paru dans *Le Soir*, 23-3-1977

* * *

Voici un compte-rendu de l'ouvrage⁽¹⁾ en question rédigé par un de nos collaborateurs habituels.

A l'heure où le souvenir du régime nazi fait trop souvent l'objet de fructueuses opérations commerciales, où l'holocauste concentrationnaire paraît ne plus servir d'antidote aux pires nostalgies, il est bon qu'un tel livre vienne rappeler que des Allemands ont eu le courage de se dresser contre l'hitlérisme. On oublie trop souvent que Dachau et Buchenwald furent créés par Hitler dès 1933 ! Entre 1933 et 1939, 250.000 Allemands, sans compter les Juifs, ont été condamnés pour faits politiques. A la date du premier avril 1939, ils étaient 302.000 à peupler les camps.

Cet hommage, seul un résistant, non allemand, pouvait le rendre sans ambiguïté. D'ailleurs, l'Allemagne Fédérale d'aujourd'hui n'a pas su, en ce sens, conjurer ses vieux démons : le thème de la culpabilité collective a joué à contre sens ; dans la mentalité collective, le résistant allemand est resté, pour beaucoup, un traître.

Ceci étant dit, nous adresserons deux reproches à l'auteur de ce magistral ouvrage. Nous ne sommes nullement convaincu par les critiques qu'il fait à la politique de reddition sans condition menée par les Alliés. Cette mesure, même si elle durcissait en un bloc le peuple allemand (et encore faudrait-il le prouver !), était indispensable à la cohésion interne du camp allié. En second lieu, et la critique nous semble plus fondamentale, nous ne retrouvons pas la résistance communiste et socialiste à la place qu'elle mérite : celle du mouvement le plus ancien et le plus radical de lutte contre le régime nazi.

Ces restrictions n'enlèvent rien, répétons-le, à l'intérêt du livre. De nombreux documents insérés dans le texte, une bibliographie étendue du sujet et un

(1) BERNARD, Henri, *L'autre Allemagne, La Résistance allemande à Hitler, 1933-1945*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1976.

index des personnages cités font de l'ouvrage la base indispensable d'une leçon consacrée à ce sujet.

J.P.D.

* * *

Par ailleurs, nous publions également ici un compte rendu de l'ouvrage de PAPELEUX, L., *L'amiral Canaris entre Franco et Hitler*, Tournai, Casterman, 1977, dont il a été question dans la table ronde.

L'auteur qui est docteur en histoire et qui collabore à plusieurs périodiques scientifiques français, allemands et belges, publie son livre avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique.

Il met en lumière un aspect inédit de la personnalité fort complexe de l'amiral Canaris : le chef des services secrets militaires allemands, l'opposant au régime nazi a aussi été un habile diplomate dont l'activité, dans les rapports germano-espagnols, a souvent été déterminante. Celui qui, au cours de la première guerre mondiale, s'était déjà montré un observateur perspicace des réalités ibériques, allait bientôt acquérir la réputation d'être un des meilleurs experts allemands des affaires espagnoles. Au lendemain du traité de Versailles, la *Kriegsmarine* qui procédait, en Espagne, à des préparatifs de réarmement clandestin, chargea Canaris de missions difficiles auprès d'Alphonse XIII et auprès du gouvernement allemand que la politique de Stresemann rendait hostile au réarmement clandestin.

Tout au long de la guerre civile espagnole, Hitler et Franco, chacun de leur côté, recoururent à l'entregent du nouveau chef de l'*Abwehr* pour régler les problèmes délicats que posait l'intervention allemande en Espagne. Mais c'est au cours de la Seconde Guerre mondiale que l'amiral Canaris a joué son rôle le plus important dans la diplomatie parallèle qu'affectionnait Hitler. Cependant, l'activité de l'amiral au cours du second semestre de 1940 se développa sous le signe de la contradiction : le marin, convaincu de l'importance stratégique de la prise de Gibraltar, fit le maximum pour aider l'O.K.W. à mettre au point ses plans d'assaut contre Gibraltar ; le parfait connaisseur de la situation de l'Espagne multiplia, à l'intention des hauts responsables allemands, les mises en garde contre une éventuelle alliance avec un pays qui risquait de devenir, comme l'Italie, une entrave à la stratégie allemande. L'auteur décrit en détails et l'intérêt sporadique de Hitler pour la Péninsule ibérique et la politique tortueuse de Franco.

La mission de Canaris en Espagne en décembre 1940 a été un tournant méconnu de la Deuxième Guerre mondiale. Le plan Felix, élaboré pour prendre Gibraltar était au point comme les préparatifs pour le réaliser. L'auteur montre comment Canaris, tablant avec justesse sur les réactions psychologiques de Hitler, a réussi, par une ruse machiavélique, à amener le Führer à abandonner la mise en train de cette opération militaire. Une seconde fois, en 1942, la dextérité diplomatique de l'amiral évita à l'Espagne d'être entraînée aux côtés d'une Allemagne qui était en train de perdre la guerre.

Allemand avant d'être hispanophile, Canaris combattit, en toutes occasions,

les dangereuses illusions qu'on se faisait en Allemagne sur l'Espagne franquiste. A la veille de la rencontre d'Hendaye, il avertit Hitler qu'il trouverait en Franco un des ces diplomates « congénitalement porté à louvoyer ». Devant Goebbels, il souligna les graves insuffisances du régime franquiste dans le domaine social.

Entre-temps, comme chef de l'*Abwehr*, il profita de ses amitiés espagnoles pour faire de la péninsule une des bases les plus actives des services secrets militaires allemands. Ce qui n'empêcha pas la réussite de l'opération « Mincemeat » par laquelle les Britanniques cherchaient à détourner l'attention des Allemands de la Sicile en 1943. En déclarant authentiques les documents truqués d'Huelva, l'*Abwehr* a confirmé Hitler dans sa conviction que les préparatifs alliés ne visaient pas la Sicile. Quant à Canaris, il a défendu devant Goebbels la thèse que ces documents annonçaient bien les intentions réelles des Anglo-Américains. Après coup, on peut se demander s'il n'a pas cherché à accélérer la défaite de l'Allemagne pour la débarrasser du régime nazi. C'est là une question à laquelle les tortionnaires de la Gestapo essayèrent en vain d'obtenir la réponse de Canaris lui-même avant de le pendre le 9 avril 1945 au camp de concentration de Flossen-burg.

* * *

D'autres comptes rendus sur le nazisme sont publiés ci-après dans les « Notes et glanures ».